

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois ; ils se payent d'avance au bureau du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal

DIRECTEUR - GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Nos dépositaires doivent livrer gratis à quiconque achète *la Vérité* au numéro, soit un dessin, soit une demi-feuille d'imprimé ajoutés toutes les semaines à la simple feuille.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et insérés à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

AVIS.

Nous prions nos abonnés en retard de paiement de vouloir bien s'acquitter envers nous. Notre avis s'adresse surtout à ceux qui ne nous ont pas encore soldé soit la première, soit la deuxième année, soit les deux tout à la fois : nous prévenons ces derniers que, s'ils ne répondent pas à ce dernier appel, nous nous verrons forcés de faire traite sur eux ; dans ce cas, les frais d'encasement resteront à leur charge.

UNITÉ DE LA RÉVÉLATION.

(2^e article. — Voir le dernier numéro.)

Quoi qu'il en soit, il faut retenir ceci :

Nul des grands théosophes de l'antiquité, Moïse, Manou, Lao-Tseu, Confucius, Zoroastre, Hermès, Platon (quoique ces derniers n'aient conservé, dans leurs écrits, qu'une ombre de la vérité primitive dont Moïse, inspiré uniquement de Dieu, nous a transmis le corps), ne peut être convaincu d'avoir servilement copié ses contemporains ou ses devanciers. Tout porte à croire au contraire que, pour la plupart, ils ne se conquirent pas les uns les autres, et que c'est isolément que chacun d'eux a accompli la part qu'un mystérieux dessein de la Providence universelle lui avait assignée, dans la grande tâche qui consistait à préparer les peuples, chacun dans sa propre langue, à l'avènement du Messie, et d'aplanir ainsi à ce divin Envoyé l'ubiquité des voies qu'il avait résolu de parcourir. En effet, lorsque Jésus naquit, ce ne sont pas seulement les Juifs ; ce sont, sans excepter un seul, tous les peuples qui avaient conservé jusque-là quelques traditions des premiers âges du monde, Indiens, Chinois, Perses, Chaldéens, Egyptiens, Mexicains, Scandinaves, Grecs et même Romains, qui attendaient la réalisation de la promesse divine et la manifestation, sous une forme corporelle, du verbe régénérateur.

De même que le Christ était attendu partout, de même l'avènement de l'Esprit avait été prédit, et c'est ainsi que nous avons vu Joseph de Maistre prophétiser le Spiritisme actuel et son complément divin.

La gloire des Manou, des Lao-Tseu, des Confucius, des Zoroastre, des Moïse et autres prophètes, se trouve éclipsée par la gloire de Jésus-Christ.

La doctrine de Jésus-Christ est un océan où viennent affluer et se perdre, comme autant de fleuves, toutes ces philosophies

antiques dont les monuments, jadis vénérés, ne sont plus dès lors que les débris remarquables, mais inutiles, d'un passé éteint ; de même que le Spiritisme divin, qui viendra de nos jours apporter aux hommes de nouvelles lumières divines pour éclairer les anciennes, absorbera aussi, en les résumant, tous les travaux philosophiques et théologiques antérieurs.

Cette ressemblance entre les traditions religieuses des diverses nations prouve l'unité d'inspiration, la conformité de leur origine qui vient de Dieu, soit que l'on suppose une révélation primitive, soit que l'on admette que déjà l'Asie avait reçu un missionnaire céleste ; toujours est-il que la divinité du christianisme en ressort élatante, puisqu'il peut revendiquer en sa faveur l'universalité de ses croyances, pures cette fois de tout alliage, et que de nouveau cette sublime doctrine va être actuellement purifiée de tout ce que les hommes et les Esprits pervers y avaient mélangé depuis le Christ.

L'éducation divine du genre humain a dû commencer avec le premier homme, et puisque la révélation est essentiellement une comme la vérité, comme Dieu dont elle émane, il faut dire que la religion primitive, reflétée dans les croyances traditionnelles de tous les peuples, était déjà le christianisme ; de même que le christianisme, depuis l'Évangile, est la religion primitive, pleinement développée, à laquelle s'adjoint, pour l'amplifier et l'augmenter, le souffle continu et permanent de l'Esprit saint. Ainsi, les anciens prophètes des Juifs, aussi bien que les précurseurs et les préparateurs de tous grades dans la gentilité, ont été inspirés par le même Verbe, le même fils de Dieu, la même volonté du père des pères, comme ils ont été mus par le même Esprit divin, puisqu'il n'y a qu'un seul Verbe, qu'une seule volonté, qu'un seul Esprit en Dieu. Seulement, suivant la parole de saint Jean-Baptiste, le grand précurseur du Christ, les prophètes et les missionnaires célestes ne possèdent et ne répandent l'Esprit saint que par mesure, tandis que le Messie, Homme-Dieu de notre humanité, porteur de la volonté directe et immédiate de père infini, a pu révéler aux hommes les paroles du ciel, la doctrine divine dans son ensemble, autant que l'intelligence de ses contemporains était préparée à la recevoir et se trouvait capable de la comprendre.

Le Christ dit quelque part qu'il aurait beaucoup de choses à dire encore, mais que ses disciples n'en pourraient porter le

poids présentement. Il leur promet de les assister, soit lui-même, soit par son Esprit, jusqu'à la consommation des siècles terrestres. Cette promesse a déjà reçu son exécution à la Pentecôte, par une effusion partielle de l'Esprit saint, sur la personne des Apôtres, continué dans leurs successeurs se disant avec raison, dès l'abord, perpétuellement inspirés dans les conciles qui ont fait de cette inspiration leur formule sacramentelle (1). Les grands prophètes, Jérémie, Isaïe, Daniel, Joël, annoncent pour les temps à venir, et avant la consommation finale une effusion plus complète de l'Esprit saint qui, selon les divins et infaillibles oracles, doit se répandre sur tout Esprit et sur toute chair, d'après ce principe que « l'Esprit souffle où il veut » *spirat ubi vult...* Mais ce qu'il y a de certain et ce que nous pouvons affirmer résolument, c'est que toutes les révélations véritables, qu'elles soient passées, présentes ou futures, aboutiront à l'unité de la foi, ayant toutes la même origine, le Verbe et l'Esprit de Dieu. Si l'homme trouve des divergences et des oppositions entre deux vérités révélées, ou s'il maintient un antagonisme entre la raison et la foi, cette circonstance n'est due qu'à la faiblesse et à l'ignorance de son intelligence qui ne sait pas trouver le vrai joint qui les unit et les concilie aux yeux de la sagesse éternelle. Les plus grands pères de l'Eglise soutiennent cette belle et irréfutable doctrine de l'unité de la foi dans tous les temps, dans le passé comme dans l'avenir.

Comme cette question est très-importante, il nous sera permis de rapporter quelques citations.

« La chose même qu'on appelle aujourd'hui religion chrétienne, dit saint Augustin, existait chez les anciens, et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain, jusqu'à ce que le Christ lui-même étant venu, on a commencé d'appeler chrétienne la vraie religion qui existait auparavant (2). »

Tous les pères célèbrent avec lui cette perpétuelle unité de la foi divine.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME.

L'ABBÉ FOURNIÉ.

(1^{er} article.)

Voici un homme qui a été à la fois médium voyant et médium écrivain au commencement du 18^e siècle. L'histoire de ses visions que nous extrairons des écrits qu'il a publiés, nous servira de transition entre ceux dont nous venons de parler et les étranges figures de Saint Martin et de Swedenborg, nous disons à dessein étranges, si on ne les jugeait pas à la lumière du spiritisme.

Nous voyons dans l'abbé Fournié, un matérialiste et un athée d'abord, qui n'a été converti à la vérité divine que par ses visions. Nous tirons nos citations de la 1^{re} partie de son traité sur *Dieu et les anges*, seule publiée aujourd'hui; la 2^e qu'il déclare lui-même ne pas pouvoir publier, à cause de son contenu merveilleux, étant restée inédite et probablement dans les manuscrits laissés à sa mort. Voici comment il s'exprime :

« Quant à moi, chétif instrument de Dieu, en écrivant ce traité dont je publie aujourd'hui la première partie, j'annonce sans déguisement, pour sa plus grande gloire et pour le salut de nous tous,

hommes passés, présents et à venir, que par la grâce de Dieu je n'ai aucune connaissance des sciences humaines, sans pour cela être contre leur culture; que je n'ai jamais fait d'études, et que je n'ai pas lu d'autres livres que les saintes écritures, l'imitation de notre divin Maître Jésus-Christ et le petit livre de prières en usage parmi les catholiques sous le titre de *Petit Paroissien*. A quoi je dois ajouter que j'ai lu depuis environ un ou deux ou trois volumes des œuvres de l'humble servante de Dieu, madame Goyon.

« Après avoir passé ma jeunesse d'une manière tranquille et obscure selon le monde, il plut à Dieu de m'inspirer un désir ardent que la vie future fût une réalité, et que tout ce que j'entendais dire concernant Dieu, Jésus-Christ et ses apôtres, fût aussi des réalités. Environ dix-huit mois s'écoulèrent dans toute l'agitation que me causaient ces désirs, et alors Dieu m'accorda la grâce de rencontrer un homme qui me dit familièrement : « Vous devriez venir » nous voir, nous sommes de braves gens. Vous ouvrirez un livre, » vous regarderez au premier feuillet, au centre et à la fin, lisant » seulement quelques mots, et vous saurez tout ce qu'il contient. » Vous voyez marcher toutes sortes de gens dans la rue; eh bien! » ces gens-là ne savent pas pourquoi ils marchent, mais vous, vous » le saurez. »

« Cet homme, dont le début avec moi peut sembler extraordinaire, se nommait don Martinez de Pasqualis.

« D'abord je fus frappé de l'idée que l'homme qui m'avait parlé était un sorcier, ou même le diable en personne. A cette première idée en succéda bien vite une autre à laquelle je m'arrêtai : « Si » cet homme est le diable, me disais-je intérieurement, donc il y a » un Dieu réel, je ne désire qu'aller à Dieu, je ferai autant de » chemin vers Dieu que le diable croira m'en faire faire vers lui. » même. » De sorte que j'allai chez M. de Pasqualis, et il m'admit au nombre de ceux qui le suivaient.

« Ses instructions journalières étaient de nous porter sans cesse vers Dieu, de croître de vertus en vertus, et de travailler pour le bien général. Elles ressemblaient exactement à celles qu'il paraît, dans l'Evangile, que Jésus-Christ donnait à ceux qui marchaient à sa suite, sans jamais forcer personne à les croire sous peine de damnation, sans imposer d'autres commandements que ceux de Dieu, sans imputer d'autres péchés que ceux qui sont expressément contraires à la loi de Dieu, et nous laissant bien souvent en suspens, s'il était vrai ou faux, bon ou mauvais, ange de lumière ou démon. Cette incertitude me brûlait si fort en dedans que, nuit et jour je criais vers Dieu, pour que, s'il existait réellement, il vint me secourir. Mais plus je me réclamaient à Dieu, plus je me trouvais enfoncé dans l'abîme, et je n'entendais pour toute réponse intérieure que ces idées désolantes : il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'autre vie, il n'y a que mort et néant. Ne me trouvant entouré que de ces idées, qui me brûlaient de plus en plus fort, je criais encore plus ardemment vers Dieu et sans discontinuer, ne dormant presque plus, et lisant les Ecritures avec une grande attention, sans jamais chercher à les entendre par moi-même. De temps en temps il arrivait que je recevais d'en haut quelques lumières et des rayons d'intelligence; mais tout cela disparaissait avec la vitesse d'un éclair. D'autres fois, mais rarement, j'avais des visions, et je croyais que M. de Pasqualis avait quelque secret pour faire passer ces visions devant moi, quoique néanmoins elles se réalisassent, peu de jours après, telles que je les avais vues.

« Je vécus ainsi plus de cinq ans dans de fatigantes incertitudes mêlées de grandes agitations, toujours désirant que Dieu fût, et d'échapper moi-même au néant, mais toujours enfoncé dans un abîme ténébreux, et ne me voyant entouré que de l'opposé de réalité de l'existence de Dieu et conséquemment de l'autre vie; de sorte que j'étais tourmenté à l'extrême, et comme brûlé par mon désir de Dieu et par la contradiction de ce désir.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Il a plu à l'Esprit saint et à nous.

(2) Saint Augustin, *Retract.*, lib. 1, c. 13, n^o 3.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

HISTOIRE DE LOUIS XI

Dictée par lui-même à ERMANCE DUFAUX, alors âgée de 14 ans.

(31^{me} Article. — Voir le numéro du 15 Janvier.)

CHAPITRE IX.

Année 1465 (suite).

Le 5, les Bourguignons arrivèrent sur les bords de la Seine : j'avais envoyé le maréchal de Rohault à cet endroit pour les empêcher de passer. Le comte de Charolais campa dans une vaste prairie en attendant qu'un pont de bateaux lui permit de passer le fleuve ; il avait amené des charrettes, des tonneaux, des pièces de bois et des bateaux pour le construire. Après avoir pris les soins que les circonstances exigeaient, il envoya quelques archers dans une petite île située au milieu de la Seine. Ils avaient à leur tête l'ingénieur Giraud ; celui-ci m'avait rendu de grands services à la bataille de Moulthéry, mais, mécontent de moi, il avait pris le parti de mes ennemis. Les archers de l'île qui avaient de l'artillerie avec eux dressèrent une batterie qui tua considérablement des gens à Rohault ; le maréchal se vit bientôt contraint d'abandonner une position avantageuse où il eût tenu longtemps les ligüés en échec s'il avait eu un peu d'artillerie.

Le jour même, le comte de Charolais passa le fleuve sur le pont de tonneaux et de bateaux. Il campa dans l'île avec sa maison en attendant que le jour permit de construire un nouveau pont jusqu'à l'autre rive. Le 6 août, il fut rejoint par l'armée bretonne qui l'avait suivi de près.

Pendant ce temps, persuadé que Rohault résisterait longtemps aux princes, je continuais à prendre mes précautions. J'étendis ma sollicitude pour Paris sur plusieurs villes environnantes, entre autres Melun, Montereau, Sens, dans lesquelles j'envoyai des troupes et de l'artillerie. Quoique dans ces circonstances critiques j'eussé besoin de beaucoup d'argent, je diminuai les impôts et j'en abolis quelques uns, surtout à Paris dont je voulais à tout prix gagner l'entière confiance.

J'envoyai Pécigny, président des comptes, au duc de Calabre pour le gagner à ma cause. Celui-ci était à la tête d'une armée assez considérable qui s'était aguerrie dans les campagnes d'Italie. Il avait en outre cinq cents Suisses, les premiers qui eussent marché sous des drapeaux étrangers. C'étaient à cette époque les meilleurs soldats qu'il y eût au monde : braves sans témérité, ils combattaient jusqu'au dernier soupir, préférant une mort glorieuse à une vie due à ce qu'ils regardaient comme un acte de lâcheté. Ils aimaient jusqu'au fanatisme leur patrie, qu'ils avaient arrachée à la tyrannie Autrichienne, et pour entrer en Suisse, il eût fallu marcher sur le corps du dernier de ses enfants.

J'ai dit que le roi René de Sicile, à la tête d'une armée, avait vainement tenté de garder mes frontières. Malgré ses représentations, son fils, le duc de Calabre, mon cousin germain, n'avait pas voulu se déclarer pour moi, gardant toutefois la neutralité entre mes sujets rebelles et moi. Nous nous flattions réciproquement de son appui ; eux connaissaient le ressentiment qu'il avait conçu contre moi depuis que j'avais abandonné sa maison aux rigueurs du sort, en la personne de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, et de lui, duc de Calabre ; moi, de mon côté, je comptais sur les liens du sang que j'avais si peu respectés et surtout sur l'exemple de René de Sicile pour lequel le duc avait toujours eu un profond respect. Pécigny le rencontra dans l'Auxerrois, mais il ne reçut aucune réponse satisfaisante.

Le duc de Bretagne m'envoya un homme nommé Pierre de Guérout ; il était chargé secrètement de parler aux partisans des ligüés qu'il essaya de soulever contre moi. Dès que j'eus connaissance de ce manège, j'en fis arrêter l'auteur auquel j'intentai un procès. N'ayant pas de preuves suffisantes, je l'accusai d'avoir calomnié des bourgeois de Paris : en effet, en m'exhortant à satisfaire les confédérés, il m'avait nommé un grand nombre de bourgeois comme étant leurs partisans ; il fut écartelé. Mon caractère ombrageux me porta à soupçonner les accusés, quoiqu'ils ne m'eussent jamais donné lieu de me défier d'eux.

Sur ces entrefaites, j'appris que la Normandie était prête à se soulever en faveur des ligüés. La conservation de cette province était pour moi de la dernière importance ; après y avoir jeté des troupes, je songeai à m'y rendre en personne, afin de la pacifier entièrement avant que les princes fussent en état de profiter de ses dispositions.

J'étais déjà parti de Paris pour cela lorsque je dus y revenir, voici pour quelle raison.

Il circulait sur Charles de Melun, seigneur de Normanville, des bruits sourds de trahison qui m'inquiétaient. N'étant pas particulièrement convaincu de sa culpabilité, je ne voulus pas le disgracier ; je me serais ainsi privé d'un bon capitaine, dont les services pouvaient m'être fort utiles ; cependant jugeant qu'il était imprudent de lui laisser la lieutenance générale de Paris, je songeai à lui ôter cette charge pour la donner au comte d'Eu, prince du sang, sur la fidélité duquel je pouvais compter. Je m'y étais déjà décidé avant mon départ de Paris, mais arrivé à Pontoise, je réfléchis sérieusement aux suites funestes que cela pouvait avoir pour moi si je n'étais pas présent dans la capitale. (A continuer.)

LE HASARD.

(Médium, M. X. ; groupe spirite, la famille chrétienne, à Genève.)

Le hasard ! qu'est-ce?... C'est le Dieu du monde, c'est l'incertitude, c'est le fantôme qu'invoquent les âmes infidèles. Ainsi, ce n'est point le hasard qui vous conduira, puisque vous avez choisi le Dieu vivant, vrai et fidèle. Le hasard?... c'est tout un monde vide de sens ; c'est le gouffre où tombent toutes les méprisantes altercations contre Dieu ; c'est un monde caché en qui les orgueilleux sont forts ; c'est un profond mystère pour ceux qui le croient Dieu. Le hasard?... c'est Mammon, c'est le néant, c'est le faux Dieu qu'invoquent les repris de la justice céleste. Je vous le répète, vous ne serez pas conduits par ce fantôme, vous ne le trouverez point sur votre route, puisque vous rapportez tout à Dieu ; sachez que le hasard s'enfuit lorsqu'il voit les œuvres de Dieu rapprochées de leur source : comme il aime la confusion, il se retire, et il parvient à faire son van dans le grenier du riche, en richesses périssables.

UN DES MESSAGERS FLUIDIQUES.

FAITS DIVERS.

Un des romanciers le plus populaire de l'Allemagne, M. Ischokke, inspecteur des forêts, membre de la législature, juge suppléant à la cour suprême du canton d'Aarau, en Suisse, offrait, selon la *Revue britannique* (février 1846), un fait curieux de psychologie ; quand il fixait ses regards sur un étranger, tout son passé se déroulait en lui : cette force divinatrice était si puissante, qu'il connaissait les plus petits détails de sa vie. — Il décrivait aussi l'aménagement d'une maison, les vêtements des personnes, et révélait les circonstances les plus secrètes. On vérifiait, et l'on reconnaissait, avec étonnement, qu'il avait le don extraordinaire qui a été signalé dans l'antiquité et de nos jours, chez des individus qui, sans recourir à aucune pratique magnétique ou autre, sans être en extase, ont vu

naturellement (il le semble du moins) l'avenir et les choses éloignées ou cachées. On cite de Ischokke divers faits qui prouvent en lui cette faculté dont il ne pouvait se servir pour réaliser des desseins utiles à l'humanité (parce que celle-ci, d'après les lois de Dieu, doit travailler elle-même à ses progrès.) Ce don de divination s'exerçait très-irrégulièrement, sans désir de sa part, sans effort, et indépendamment de sa volonté.

Sans parler de la seconde vue des Ecossais, on citera un fait rapporté avec beaucoup de détail par le docteur Klein, et cité dans la *Revue britannique* (janvier 1852). Mademoiselle W..., somnambule naturelle, était en visite chez M. de H..., lorsque celui-ci la pria d'exercer sa lucidité sur son fils, qui faisait alors la campagne de Russie avec l'armée française. — Chez mademoiselle W..., la lucidité semblait être un état permanent; car de suite, dirigeant sa pensée vers cet officier, elle le dépeint très-exactement sans l'avoir vu. Elle demandait un jour à la sœur de ce jeune homme si elle ne le voyait pas dans un coin de la chambre? Celle-ci répondit négativement. — « Eh bien! dit mademoiselle W..., adressez-lui telles questions que vous voudrez, je vous transmettrai ses réponses » Là dessus on fit une foule de questions relatives à des affaires de familles complètement ignorées de mademoiselle W..., qui répondit à tout avec une telle précision, que l'interlocutrice fut plusieurs fois prête à se trouver mal de frayeur. — Un autre jour, mademoiselle W... voit l'officier blessé à la figure et donne des détails... — M. de St... se rend au ministère de la guerre, où on le rassure; mais la lucide persiste, et plus tard on reconnut qu'elle avait bien vu.

Des faits naturels comme ceux-là, dit l'auteur anglais de l'article traduit dans la *Revue britannique*, qui rivalisent avec toutes les prétentions des partisans du magnétisme, devraient servir de leçon à tous ceux qui font trop facilement usage du mot *impossible*.

Lyon, (Croix-Rousse), 25 février, 1865.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Votre journal qui, pour la confusion des incrédules, relève souvent des faits curieux et bizarres d'obsession, de possession, etc., ne sera sans doute point fâché de recueillir ceux que nous avons l'honneur de vous soumettre. Ces phénomènes ne remontent pas au déluge; ils ne se manifestent point en Amérique!

Une vieille maison de la rue Calas, faubourg de la Croix-Rousse, Lyon, semble avoir été et être encore le séjour d'hôtes aussi singuliers qu'incommodes. Cette maison serait enfin, un lieu hanté: si bien que, grâce aux manifestations dont elle fut de tout temps le théâtre, on la nomme dans le quartier *la maison du diable*. Parmi les phénomènes nombreux et remarquables qu'on y a constatés nous choisissons les suivants:

Il y a dix-huit ans, M^{me} B... alors locataire dans cette habitation, s'y trouvait en proie à une obsession fort désagréable. Ce furent d'abord des coups réguliers frappés avec violence dans une pièce voisine inhabitée et puis d'autres plus violents encore sur les portes de son propre appartement. Ces bruits constatés par tous les autres locataires duraient des nuits entières. D'autres fois, un fantôme reproduisant à s'y méprendre les traits de M^{me} B..., se postait en face de cette dernière et lui répétait sans cesse ces mots: « Il faut mourir! » Enfin des animaux bizarres, hideux traversaient l'appartement et disparaissaient soudain sans laisser la moindre trace de leur passage. Pour mettre fin à cette obsession, M^{me} B... se vit contrainte de désertir la maison.

M^{me} B... était donc partie, lorsque des coups terribles, mesurés et continus se firent entendre dans le silence de la nuit; on aurait dit le choc d'un lourd bélier attaquant la maison jusque dans ses fondements: à tel point que plusieurs locataires parmi lesquels

nous pourrions citer M^{me} P... et M. H... s'empressèrent de suivre l'exemple de M^{me} B...; ils déménagèrent. Tout ceci ne laissa pas que d'émouvoir le quartier et d'effrayer les bonnes femmes. Mais l'on s'habitue à tout, même au *diable!* Ces coups insolites devinrent si fréquents que les locataires pas plus que les voisins n'y prêtaient bientôt qu'une légère attention.

Les choses ont à peu près marché ainsi jusque dans ces derniers temps où M^{me} M..., une des locataires de cette maison vient d'être le point de mire d'autres molestations.

Un soir de l'été dernier et rentrant à son logis, M^{me} M... après avoir ouvert la porte de son appartement se sent violemment repoussée; son assaillant était une forme noire, vaporeuse qui poussant un soupir étouffé et prolongé, lui inonda le visage d'une vapeur chaude et humide. Sur une prière mentale de M^{me} M..., la vision disparut, mais pour se représenter à deux reprises différentes, quelques jours après: une fois dans l'escalier et l'autre fois dans la cour. Plus tard la position n'était plus tenable: durant toutes les nuits des coups vibrants se faisaient entendre sur tous les meubles; les objets roulaient, gambadaient mus par un force invisible; on entendait dans la chambre comme cinq ou six personnes qui auraient marché à pas mesurés. La veille de Noël, 1864, M^{me} M... était seule chez elle, lorsqu'elle entendit à son oreille une détonation violente d'arme à feu: son émotion et son effroi furent si grands qu'elle s'enfuit éperdue; elle attendit pour rentrer que son fils arrivât. Mais l'obsession continua de plus belle même en présence de M. M...; c'étaient des charbons incandescents qui se déplaçaient sans cesse et disparaissaient sous les pieds de M^{me} M...; on la tirait par ses vêtements; une main invisible saisissait ses membres; elle était le jouet d'un être caché qui semblait rire de ses frayeurs. — Tout dernièrement M^{me} M... était à peine couchée dans son lit, qu'elle voyait se dresser devant elle un homme de haute taille, à la figure maigre et au yeux caves, sinistres; il portait une ceinture rouge et tenait une lance dans sa main droite. M^{me} M... pria Dieu, et le fantôme s'évanouit au contact d'une étoile lumineuse qui, en se retirant, remplit la chambre d'une influence bienfaisante. — Quelques jours après, à la même heure, trois hommes se dressèrent devant M^{me} M... et soulevèrent son lit en murmurant des paroles inintelligibles. M^{me} M... n'a pu distinguer que le costume vert et noir que portait l'un d'eux; la vision s'évanouit immédiatement. A la suite de ces apparitions et fatiguée d'une obsession aussi persistante cette dame en fit part à une religieuse sa parente. Celle-ci promit de prier. Il y a quelques jours l'obsession devint plus forte que jamais; puis le bruit cessa.

Voilà où en sont actuellement les choses; ces phénomènes sont racontés ici rigoureusement tels qu'ils résultent de témoignages qui nous ont paru sincères et qui sont, d'ailleurs trop nombreux pour qu'on puisse les suspecter. Du reste M^{me} B..., M^{me} M..., M^{me} P..., M. R..., M. M..., dont nous nous ne livrons au public que les initiales mais dont vous avez *les noms et les adresses*, enfin plusieurs autres personnes qui ont été témoins de ces faits, sont disposés à fournir tous les renseignements possibles, à quiconque vous en témoignera le désir.

Agréez, etc.,

MILLIER et D...

BIBLIOGRAPHIE.

Appel des vivants aux Esprits des morts, guide vade-mecum du médium et de l'évocateur, par E. EDOUX. Prix: 1 fr. par la poste, 1,40 c. — S'adresser au bureau du journal.

— Pour paraître très-prochainement, **L'Harmonie des sphères**, par MONTANI, de Constantinople.

Pour tous les articles non signés:

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.